

Étude biblique : Le vécu de la mort – Jean 11.1-46

Jacques Buchhold

En Jean 11.1-46, l'apôtre Jean nous rapporte les événements dramatiques qui ont marqué quatre jours de la vie de Jésus.

Quatre jours dramatiques de la vie de Jésus

Jésus est en Pérée, de l'autre côté du Jourdain, c'est-à-dire à l'est du fleuve, « au lieu où Jean avait d'abord baptisé » (10.40). Il s'est réfugié dans cette contrée après avoir quitté Jérusalem lors de la fête de la Dédicace (v. 22), car les autorités de Jérusalem cherchaient à l'arrêter (v. 39) ; en fait, certains avaient même voulu le lapider, ainsi que le relèvent ses disciples (11.8). C'est dans ces circonstances qu'on vient dire à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes [Lazare] est malade » (v. 3).

Lazare vit à Béthanie, un village situé sur le flanc est du mont des Oliviers, à trois kilomètres de Jérusalem (« quinze stades environ », v. 18), sur la route de Jéricho. Marthe et Marie sont ses sœurs ; c'est d'elles dont Luc parle lorsqu'il rapporte que lors de l'invitation de Jésus chez Marthe, celle-ci s'était affairée à la préparation du repas alors que Marie s'était assise aux pieds de Jésus pour écouter son enseignement (Lc 10.38-42). C'est aussi cette Marie qui répandit du parfum sur la tête et les pieds de Jésus (Jn 11.2 ; 12.1-8).

Jésus est donc en Pérée. Les deux sœurs lui font dire que Lazare est malade. Premier jour, Jésus demeure deux jours supplémentaires dans la région (11.6), puis décide de se rendre à Béthanie : quatrième jour. Là, il trouve Lazare mort depuis quatre jours : « Jésus dit : Enlevez la pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà : c'est le quatrième jour ! » (v. 39). Ainsi, Lazare était décédé le jour même où l'on avait annoncé sa maladie à Jésus.

Arrêtons-nous, à présent, à la manière dont les différents personnages de ce texte ont vécu la mort de Lazare.

Les personnes de Jérusalem venues reconforter Marthe et Marie

Il y a tout d'abord toutes ces personnes qui étaient venues de Jérusalem chez Marthe et Marie pour leur présenter leurs condoléances et les entourer de leur affection dans ces moments difficiles (v. 19).

Le texte souligne à deux reprises que ces personnes étaient là pour « reconforter » (en grec *paramutheomai*) Marthe et Marie (v. 19, 31). Et lorsque Marie va vers Jésus, ces personnes pleurent avec elle (v. 33). Le deuil de Marthe et Marie les touche, elles aussi.

Ces quelques notices nous renvoient à la dimension sociale du deuil. Celle-ci, bien entendu, prendra des formes diverses selon les époques et les cultures. Les veillées tchadiennes (que j'ai connues) sont différentes des veillées congolaises, et l'accompagnement social du deuil dans nos cultures européennes aseptisées se situe aux antipodes de ces veillées. Mais malheur à ceux qui sont seuls dans leur expérience de la mort et du deuil ! Quel privilège d'être entouré par des frères et des sœurs en Christ, qui « pleurent avec ceux qui pleurent » (cf. Rm 12.15), lorsqu'on passe par des temps si douloureux. L'hôpital et l'Église, en particulier, devraient être conscients de leur responsabilité dans ce domaine.

Le vécu de Marthe et Marie

Voyons, à présent, comment Marthe et Marie ont vécu la maladie et la mort de leur frère Lazare. Cela a déjà été relevé : le texte souligne les pleurs de Marie, à deux reprises (v. 31, 33). Les croyants pleurent, eux aussi, face à la mort, même si, comme le dit l'apôtre Paul, ils pleurent autrement (1 Th 4.3). Un élément du passage permet de qualifier cet « autrement », que l'on discerne dans ce que Marthe, puis Marie disent à Jésus dès qu'elles le rencontrent. Marthe, tout d'abord :

Lorsque Marthe eut entendu dire que Jésus arrivait, elle vint au-devant de lui, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! (v. 20-21).

Puis Marie : « Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus et qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds et lui dit : Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! » (v. 32). Et il est précisé que Marie pleurait en prononçant ces paroles (v. 33). C'est cette conviction qui avait conduit Marthe et Marie à demander à Jésus, alors qu'il était

en Pérée, de venir auprès de leur frère malade (v. 3). Et l'on ne peut que souligner ici l'humilité de la demande de Marthe et de Marie. Car le message qu'elles font envoyer à Jésus n'est pas : « Viens, Seigneur, guérir Lazare, ton ami ! », mais elles se contentent de l'informer qu'il est malade : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Elles s'en remettent à l'amitié et à l'amour de Jésus pour leur frère et à sa décision d'agir en sa faveur.

On peut tirer de ces faits une leçon pastorale importante concernant la prière pour les malades. La prière de Marthe et de Marie est la nôtre : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! » Nous aussi avons le droit de prier pour la guérison, sans hésitations et doutes, avec humilité et en remettant notre sort entre les mains du Seigneur car, un jour, nos prières pour la guérison seront toutes exaucées, quand Jésus reviendra et sera là ! Parfois même, dès aujourd'hui, malgré son absence, il lui plaît de répondre à nos prières... N'est-ce pas une espérance de ce type que Marthe exprime lorsqu'elle ajoute au verset 22 : « Mais maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera » ? Et lorsque Jésus répond : « Ton frère se relèvera » (v. 23), elle précise quelle est sa foi : « Je sais qu'il se relèvera à la résurrection, au dernier jour » (v. 24), et Jésus confirme, en soulignant son rôle, cette foi en l'exaucement ultime de toute prière pour la guérison :

Jésus lui dit : C'est moi qui suis la résurrection et la vie. Celui qui met sa foi en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et met sa foi en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? Elle lui dit : Oui, Seigneur, moi, je suis convaincue que c'est toi qui es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde (v. 25-27).

Mais dans le cas de Lazare, Jésus est là. En sa présence, la mort, dès à présent, n'aura pas le dernier mot pour celui qui croit !

Jésus face à la mort de Lazare

L'attitude de Jésus envers Lazare et ses sœurs est très instructive pour ceux qui font face à la mort. Le texte souligne avec force l'amour que Jésus avait pour Lazare. Marthe et Marie le relèvent dans le message qu'elles font parvenir à Jésus pour lui apprendre la maladie de leur frère : « Seigneur, celui que tu aimes est malade » (v. 3). Jésus lui-même parle de Lazare comme son ami en associant les disciples à cette

amitié : « Lazare, notre ami » (v. 11), dit-il. Les personnes présentes auprès de Marie insistent aussi sur cette amitié lorsqu'elles s'exclament : « Voyez comme il l'aimait » (v. 36). Et l'apôtre Jean se plaît à introduire le texte en notant que « Jésus aimait Marthe, sa sœur et Lazare » (v. 5).

Il est important de relever cet amour de Jésus pour Lazare et ses deux sœurs, car le lecteur pourrait être surpris par l'attitude du Seigneur qui attend deux jours avant de partir pour Béthanie : « Quand donc Jésus eut entendu dire que Lazare était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était », en Pérée (v. 6). Une telle attitude de Jésus peut, en effet, paraître choquante. On pourrait y discerner de la légèreté pastorale, qui fait remettre une visite importante à plus tard. Ou même un plaisir malsain de Dieu, qui se servirait de nos épreuves pour manifester sa puissance :

Quand il entendit cela, Jésus dit : Cette maladie ne mène pas à la mort ; elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié.

Mais ce serait très mal comprendre l'attitude de Jésus, dont Jean a soin de souligner qu'elle est motivée par son amour pour Lazare et ses sœurs. Le report de son départ de Pérée découle de son discernement divin : il sait que le jour où lui parvient le message lui « apprenant » la maladie de Lazare est, en fait, comme cela a été souligné plus haut, le jour où celui-ci vient de mourir, car lorsque Jésus se présentera devant le tombeau, cela fera déjà quatre jours que Lazare sera décédé (v. 39). D'ailleurs, avant de partir pour Béthanie, Jésus « dit ouvertement à ses disciples » que « Lazare est mort » (v. 14). Ainsi, lorsqu'il déclare, au verset 4, que « cette maladie ne mène pas à la mort », Jésus ne fait pas preuve de légèreté ou de cynisme, mais il annonce déjà le relèvement ou la résurrection de Lazare : « Cette maladie est pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié » (v. 4).

C'est une expérience troublante et riche d'accompagner une personne croyante lors de sa mort et de découvrir que, dans la présence de Dieu, la mort peut être douce. Car nous sommes les amis de Jésus ; Dieu ne se joue pas de nous !

Jésus désigne la mort au moyen de la métaphore de l'endormissement : « Lazare, notre ami, s'est endormi, mais je vais le réveiller de son sommeil » (v. 11). Le sens figuré du verbe « dormir » (en grec *koimaô*) pour désigner la mort est connu dans le grec classique. C'est un euphémisme, comme lorsqu'on parle de non-voyants ou de mal-entendants pour désigner des aveugles ou des sourds. Mais Jésus, ici, n'emploie pas le verbe comme un euphémisme, car il l'associe à l'image du réveil : « Je vais le réveiller de son sommeil. » Or, la métaphore du réveil pour parler de la résurrection est absente dans le grec classique, l'espérance de la résurrection étant étrangère à la pensée grecque. Mais c'est précisément cette espérance qui permet de parler légitimement de la mort comme d'un sommeil. En fait, comme Jésus le dit à Marthe, « celui qui met sa foi en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit, ajoutez-il, et met sa foi en moi, ne mourra jamais » (v. 25).

Oui, la mort est un sommeil, à cause de Jésus-Christ, qui est la résurrection et la vie. Mais, en elle-même, la mort est un ennemi, et rares sont les textes de l'Écriture qui illustrent cette vérité d'une manière aussi poignante. Car, dans ce récit, nous assistons à l'affrontement de la Résurrection et de la Vie avec la Mort :

Quand Jésus la vit pleurer, et qu'il vit pleurer aussi les Juifs qui étaient venus avec elle, son esprit s'emporta et il se troubla. Il dit : Où l'avez-vous mis ? – Seigneur, lui répondirent-ils, viens voir ! Jésus fondit en larmes. Les Juifs disaient donc : Voyez comme il l'aimait ! Mais quelques-uns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas aussi faire en sorte que cet homme ne meure pas ? Jésus, s'emportant de nouveau, vint au tombeau. C'était une grotte, et une pierre était placée devant. Jésus dit : Enlevez la pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà : c'est le quatrième jour ! Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Ils enlevèrent donc la pierre. Jésus leva les yeux et dit : Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Quant à moi, je savais que tu m'entends toujours, mais j'ai parlé à cause de la foule qui se tient ici, pour qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. Après avoir dit cela, il cria : Lazare, sors ! (v. 33-43).

Face aux larmes de Marie et des personnes venues la reconforter, Jésus, dit le texte, « s'emporta » et « se troubla », puis « fondit en larmes » (v. 34-35). Le verbe grec *embrimaomai*, qui apparaît ici, puis

à nouveau au v. 38, signifie « s'emporter », « s'irriter ». La traduction que proposent plusieurs versions de la Bible, « Jésus frémit en son esprit », édulcore le sens ; le verbe désigne une réaction d'indignation et de colère.

La présence de ce verbe soulève la question de l'interprétation des larmes de Jésus (v. 35) : sont-elles une expression de son amour pour Lazare, comme le comprennent les personnes présentes : « Voyez comme il l'aimait ! » (v. 36) ? Une telle interprétation des pleurs du Seigneur contient certainement une part de vérité. Mais les pleurs de Jésus sont peut-être aussi le fruit de sa colère, comme il peut nous arriver de fondre en larmes lorsque nous sommes sous le coup d'une forte émotion. Car Jésus « s'emporta » et se mit en colère « une nouvelle fois » (v. 38), dit le texte, lorsqu'il entendit les personnes venues reconforter Marthe et Marie murmurer : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas aussi faire en sorte que cet homme ne meure pas ? » (v. 37). Puis il se dirigea, résolument, vers le tombeau (v. 38).

La Vie et la Résurrection affrontent la Mort. Non la mort comme celle de la fille de Jaïrus, qui vient de décéder et dont Jésus dit, à la manière du début de notre texte : « L'enfant n'est pas morte, elle est seulement endormie » (Mc 6.39). Ici, il s'agit d'un mort « qui sent déjà » (Jn 11.39). Il s'agit de la mort qui a débuté son œuvre de corruption et de destruction.

Oui, la mort est un ennemi, le « dernier ennemi » comme la nomme l'apôtre Paul en 1 Corinthiens 15.26. Et la force de cet ennemi est qu'il tire son pouvoir de la justice de Dieu : la mort n'est-elle pas le juste jugement du Seigneur sur le péché de l'homme (cf. Gn 2.16-17 ; 3.2-3 ; Rm 5.12-21) ?

Alors évaluons-nous à sa juste mesure la colère et les larmes du Seigneur ? Car lorsque Jésus s'écrie : « Lazare, sors ! » (v. 43), cette victoire sur la Mort il la paiera au prix de sa vie lorsque quelque temps plus tard, il mourra à notre place, sur la croix. N'est-ce pas ce que suggère l'apôtre Jean lorsqu'il conclut ce passage par ces mots : « Quelques-uns d'entre eux s'en allèrent trouver les pharisiens pour leur dire ce que Jésus avait fait » (v. 46) ?